

CAGLIOSTRO

DANS LES LETTRES DE WILLERMOZ

PAR G. VAN RIJNBERK

Fac-similé de deux articles publiés dans les n°13 du 1er avril 1950 et n°14 du 1er octobre 1950 de la revue *Initiation et Science*, éditée par Omnium Littéraire, Paris.

Cagliostro dans les lettres de Willermoz⁽¹⁾

par G. van RIJNBERK

Professeur à la Faculté de Médecine d'Amsterdam

Dans le développement intellectuel et spirituel de l'Europe occidentale, il n'y a peut-être aucune époque si riche en conflits que la deuxième moitié du XVIII^e siècle en France. L'aurore du jour qui portera le développement des sciences exactes jusqu'au délire frénétique et fatal qu'elles ont atteint actuellement, est déjà visible à l'horizon. L'encyclopédie se prépare, une critique historique, logique, scientifique ou pseudo-scientifique impitoyable attaque la vieille foi religieuse. L'ordre social est miné, le Trône et l'Autel chancellent. Une nouvelle ère de rationalisme, de positivisme et de naturalisme va commencer. Surtout en France, les esprits sont en fermentation: Diderot, d'Alembert, Voltaire, Rousseau font entrevoir de nouveaux mondes d'idées. Mais en Allemagne également, il y a un engouement d'aspiration vers des conceptions nouvelles. Cette velléité existait surtout dans quelques sociétés secrètes, comme celle des « Illuminés », qui voulaient révolutionner tout ordre social et intellectuel.

Mais, à cette époque, l'humanité n'était certainement pas mûre — le sera-t-elle jamais? — pour des conceptions du monde et de la vie humaine reposant exclusivement sur l'expérience des sens et sur des considérations pures de l'intelligence cérébrale. Il lui fallait, comme il lui faudra toujours, les consolations de la foi qu'on ne discute pas, de l'expérience mystique ineffable. Mais ce besoin qui, alors, était encore très fort parmi les intellectuels même, ne pouvait plus se satisfaire dans l'enceinte de la religion officielle. En outre, l'Eglise et le Gouvernement, la Religion et l'Absolutisme s'étaient en beaucoup de pays trop unis au goût de plusieurs. Parmi ceux qui pouvaient être considérés comme des vrais révolutionnaires dans le sens politique, qui voulaient freiner la puissance temporelle de l'Eglise et l'influence trop mondaine du clergé avide de riches prébendes, plusieurs aspiraient et soupiraient néanmoins vers des vérités supra-sensuelles, vers des révélations occultes qui, peut-être, renverraient les Dogmes, mais qui, mieux encore, pourraient les renouveler, épurer, améliorer, corroborer et compléter.

Par l'effet de cet état d'âme, une grande catégorie de croyants s'était retirée des Eglises, ou avait continué d'en faire part seulement pour la forme, mais avait pris refuge dans les conventicules des mystiques où s'était faufilée dans les tentes des charlatans spirituels.

L'histoire des mouvements occultes et mystiques en France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle n'est pas encore éclaircie dans tous les détails. Mais il est certain que l'influence occulte de plusieurs mystagogues hétérodoxes sur les esprits a été bien plus grande que l'on jugerait à la surface des choses. Nommons le visionnaire suédois Swedenborg, l'habitué du ciel; Martinez de Pasqually, le fondateur de l'Ordre théurgien des Elus Coens; Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe inconnu qui a donné une impulsion très puissante vers la mystique par son enseignement oral et par ses livres, et dont l'âme vibre encore dans l'Ordre occulte qui porte son nom; Antoine-Joseph Pernety, le fondateur du Rite maçonnique-hermétique et de l'Ordre des Illuminés d'Avignon. Parmi ceux dont le nom est moins généra-

(1) Voir aussi: *Revue Métapsychique*, numéro de juin 1934.

lement connu, mais dont l'action occulte a été très profonde et très étendue, il ne faut pas oublier Jean-Baptiste Willermoz.

Tous ces hommes ont propagé des systèmes d'occultisme mystique d'une profondeur métaphysique remarquable, soit en public, soit dans les cercles restreints d'initiés élus soigneusement par un choix très sévère. Ils ont enseigné comment l'homme se peut unir avec Dieu ou entrer en rapport avec les puissances spirituelles du monde supra-sensible. Tout en faisant les réserves les plus formelles sur leurs doctrines, il faut reconnaître que ces hommes étaient de droit des chefs et conducteurs d'hommes, sur le terrain des aspirations vers un idéal de réalisations mystiques et occultes. Eux tous étaient des hommes désintéressés matériellement, pleins de foi dans leur mission. A côté d'eux, il y en a eu de nombreux autres qui, sur un plan moins élevé, ont tâché d'atteindre le même but, souvent non pas entièrement dénué d'un intérêt personnel.

Dans cet article, je m'occuperai de Joseph Balsamo, plus connu sous son pseudonyme de Comte de Cagliostro (1743-1791). Pendant quatorze années (de 1777 à 1791), il a traversé toute l'Europe, de l'Angleterre à la Russie, en qualité de guérisseur doué de dons surnaturels, clairvoyant et délégué de puissances supérieures du monde des esprits qui l'avaient chargé de fonder le Rite de la vraie Maçonnerie Egyptienne. Sur cet homme, dont le vrai nom, l'origine, le pays de naissance sont restés longtemps énigmatiques, les opinions et les jugements les plus divergents et disparates ont été prononcés.

Admiré, adoré presque par les uns ; honni et bafoué par les autres, il resta une des figures les plus douteuses de son temps. Lavater, le bon et crédule Lavater, après sa rencontre avec lui, à Strasbourg, s'est exclamé qu'il passerait des siècles avant que l'humanité revoie un être pareil. Goethe l'a tourné en ridicule et bafoué, flagellé et mis au pilori dans son drame-comique « *Le Grand Cophte* ». Les frères Sarazin, entre ces deux extrêmes, ont, jusqu'à la fin de leur vie, maintenu une haute considération pour lui. Encore de nos temps, on peut ranger les unes à côté des autres les conclusions d'auteurs modernes les plus différentes. Les uns ne voient en lui qu'un imposteur vulgaire qui a exploité habilement et cyniquement, qui a abusé, sans scrupules ou égards, à son propre avantage, de la crédulité du prochain. Les autres assurent qu'il n'était qu'un espion (de qui ?) et que ses voyages continuels n'avaient autre but réel que d'obtenir des informations, de haute et basse politique. D'autres encore ont défendu la thèse que Cagliostro a été, malgré toutes les apparences, un grand Méconnu, infiniment meilleur que sa renommée. Enfin, il y en a qui ont voulu le présenter comme un véritable adepte, un Grand Initié dans les Sciences Occultes (1).

Cette incertitude donnée, toute contribution à l'histoire de cet homme mystérieux doit sembler utile, ou du moins intéressante. Dans la correspondance de Willermoz et du prince Charles de Hesse, plusieurs lettres s'occupent de Cagliostro. Venant de Bordeaux, où il avait fait circuler le bruit de sa mort, Cagliostro a visité Lyon en 1784, sous le nom de comte Phoenix. A Lyon, il a fondé une Loge suivant le « Rite Egyptien ». De ces faits, Willermoz informe le prince Charles en deux lettres :

(1) Je fais allusion au Docteur Lalande (Marc Haven), dont le livre magistral, *Le Maître Inconnu, Cagliostro*, tout en semblant écrit avec une partialité trop sympathique, est fort riche de détails biographiques.

Lyon, 8 novembre 1784.

Le comte Cagliostro est ici depuis quelques jours : j'ai eu avec luy quatre longues conférences particulières, et nous nous sommes brouillés dans la dernière par une différence extrême de principes et de croyance sur des points fondamentaux. Il nous taille ici de la besogne, car il y fait des Maçons à l'Egyptienne ; je l'ay rembroué vigoureusement et nous ne nous reverrons pas.

Lyon, 1er août 1785.

Cagliostro est un maçon de l'espèce la plus dangereuse, avec le nom de Dieu à la bouche dans toutes les phrases ; il entraîne les faibles et élève des autels à Baal, niant surtout la divinité de Jésus-Christ. Il cherche à former des loges pour l'initiation Egyptienne : il y a réussi à Lyon. C'est ce qui nous a forcé de vite proscrire le mot *Tubalkain*, auquel il est et doit être dans son système fort attaché (1). Ce n'est pas par récits d'autrui que je le juge, c'est d'après quatre conversations de suite avec luy de quatre-cinq heures chacune.

Le prince répond de Gottorp, le 9 septembre 1785, et demande des détails. Deux mois plus tard, Willermoz lui écrit une longue lettre : le retard est causé par une maladie. Mais si Willermoz a fait attendre longtemps son correspondant, la réponse est tellement détaillée et circonstanciée que le prince a dû avoir toute cause d'être content.

Voyons la lettre :

Lyon, 6 et 8 novembre 1785.

Cagliostro est toujours depuis le mois d'août à la Bastille et on ne sait quand il en sortira ; on le croit Juif ; on prétend qu'il est originaire de l'île de Malthe ; on assure qu'il ne sait ni lire ni écrire (2), aucune de ceux qui l'ont connu ne luy ont vu faire ni l'un ni l'autre ; il n'aime pas qu'on l'interroge sur cela ; il y répond brusquement. Mais il a une grande mémoire dont il tire grand parti. Il cache son origine et son âge sans s'expliquer jamais clairement. Il insinue qu'il est aussi ancien que Moyse et plus ancien que Jésus-Christ. Il me dit l'année dernière, à Lyon, « qu'il a été reçu maçon sous la grande Pyramide d'Egypte ; que Moyse en était sorti il y a(vait) 239 ans ; qu'il le savait très bien et qu'il devait bien le savoir ». Il existe à Lyon une personne digne de foi qui luy a entendu dire à Strasbourg, en montrant un Christ en tableau : « Ah, si celui-là avait voulu suivre mon conseil, ils ne l'auraient pas cloué là ! »

S.A.R. le duc de Gloucester, avec qui j'ai eu cette année plusieurs conférences privées (3), nous a assuré que d'autres personnes luy avaient entendu écrier le même propos sur J.-C. Il assure savoir faire un gros diamant de plusieurs petits, mais on ne cite aucun exemple de succès et on croit que c'est en abusant de la crédulité du Cardinal de Rohan sur ce point qu'il s'est emparé si fortement de son esprit. Le fait est qu'ils étaient en intime correspondance et Cagliostro m'a montré à Lyon, en octobre 1784, des lettres du Cardinal de proche date. Il prétend aussi savoir faire et multiplier

(1) Je me suis occupé de ce point dans mon livre « *Episodes de la Vie Esotérique* », Derain, Lyon, 1948. V. à la page 65.

(2) Cette assertion est certainement fausse. Il existe des lettres autographes de Cagliostro.

(3) Ici, j'ai omis deux lignes n'ayant pas trait à Cagliostro. Le duc de Gloucester était le frère du roi George III d'Angleterre.

l'argent avec du mercure, selon d'autres l'or aussi. Il m'a dit qu'il défiait prouver qu'aucun banquier lui avait payé des lettres de change et que cependant il vivait partout honorablement. Mais un de mes amis de Strasbourg (1) m'a assuré que dans un moment où la maison de Cagliostro était dans la plus grande disette et détresse, qui le réduisait à quitter subitement Strasbourg, il avait vu arriver de Saverne, chez le correspondant du Cardinal, une voiture qui apportait 24 M. liv. de France, qui furent aussitôt portées par ordre du Cardinal chez Cagliostro, ce qui remonta tout à coup sa maison.

Il annonce aussi savoir l'art d'évoquer des ombres et des esprits, Strasbourg a été le théâtre de la plus fameuse opération qu'on cite de lui. Elle fut faite en présence de huit ou dix personnes parmi lesquelles était, dit-on, un des jeunes princes de Hesse Darmstadt (2).

L'un des spectateurs en a raconté les principaux détails à un de mes amis qui vient d'arriver de Strasbourg. Il en résulte que Cagliostro ayant tracé au fond d'une grande salle une ligne de limite pour tous les assistants (3), il se plaça ensuite seul au milieu de la salle où il fit avec une grande véhémence une longue exconjuration et un commandement par le grand Dieu aux esprits infernaux de luy obéir dans ce qu'il voudrait d'eux, qu'il brûla en leur présence un papier sur lequel les assistants avaient signé leur engagement ; qu'ensuite il alla se cacher derrière un voile au fond de la salle, avec une très jeune fille qu'il avait demandée vierge et qu'ayant souvent ordonné à cette enfant de dire ce qu'elle voyait, elle avait répondu : 1. qu'elle ne voyait rien ; 2. qu'elle voyait des brouillards de fumée en mouvement ; 3. qu'elle voyait quelqu'un qui écrivit sur une table ; 4. qu'elle voyait plus rien ; qu'alors il sortit de derrière le voile et vint présenter aux assistants le papier qu'ils avaient cru être brûlé ; que quelques-uns d'eux en parurent contents, que le plus grand nombre n'y vit qu'un tour d'escamoteur et s'en plaignit hautement, mais que Cagliostro, qui est naturellement fier et arrogant et qui sait prendre le ton à propos pour subjuguer, leur imposa silence.

Lorsqu'il arriva à Lyon, en octobre 1784, venant de Bordeaux, il prit le nom de comte Phoenix, ayant fait annoncer, peu avant son départ de Bordeaux, dans quelques papiers publics, la mort du comte Cagliostro.

Il venait dans le désir d'établir le Rit Egyptien en France et son chef lieu à Lyon, voulant éviter de la placer dans la capitale. Il avait jeté ses yeux pour cela sur la loge de la Bienfaisance de Lyon, qui est la plus considérée ici, et sur le Directoire (4), qui venait de faire bâtir dans le quartier que j'habite, aux Brotteaux, une maison considérable, tant pour ses travaux de (5) que pour ceux de la loge. En comptant sur l'influence que je pourrais avoir sur l'un et sur l'autre, il avait fixé sa première attention sur moi.

(1) Presque certainement, Rodolphe Salzmann, *in ordine Eques Rudolphus ab Hedera*.

(2) Probablement le Prince Chrétien (1763-1830). Dans les Extraits de son Journal, j'ai trouvé la notice que celui-ci a fait la connaissance de Cagliostro le 16 octobre 1780.

(3) Qu'il était défendu aux présents de dépasser. Voyez une description semblable par Mlle von der Recke, chez C. Conrad, *Der Graf Cagliostro*, Stuttgart 1921.

(4) Le Directoire de la II^e Province (Auvergne) du Système Templier de la Stricte Observance. L'édifice fut inauguré le 28 juin 1784.

(5) Il manque un mot dans le texte.

Je fus appelé et conduit chez lui le surlendemain de son arrivée ; j'y allais, croyant voir un comte Phoenix et ce nom m'était déjà suspect. A son ton et à son allure, je soupçonnai d'abord qu'il était le comte Cagliostro ; il en convint ; il me dit qu'il avait renoncé à la médecine qui lui faisait des ennemis partout ; qu'il ne voulait plus s'occuper qu'à instruire des maçons bien choisis ; qu'il possédait la seule vraie maçonnerie du rit Egyptien qui apprenait à travailler pour la gloire du seul Grand Dieu, pour le bonheur de soy même, et pour celui du prochain ; que par la grande estime qu'il avait pour moi depuis longtemps que mon nom lui était bien connu, il voulait me rendre le dépôt spécial de toutes ses profondes connaissances et m'établir principal instructeur de son rit pour tout renvoyer ensuite à moy ; qu'il me donnerait des preuves de son savoir et ajouta ces mots : « Non verbis, sed factis et operibus probo ».

Je luy demandais de quel genre de science seraient ses preuves ; il me répondit : « qui potest majus, potest minus ».

Je luy dis que n'ayant jamais eu d'attrait pour les sciences naturelles dites le minus, dont nous venions de parler, j'acceptais ses preuves pour celles surnaturelles, dites le majus, mais que je me réservais d'être présent à son opération, que je me tiendrais à cette distance de lui qu'il voudrait, mais que je voulais avoir les yeux sur sa personne et son travail pendant qu'il opérait.

Ma réponse ne luy plut pas, cependant, après bien des objections, il accepta ma proposition et me promit formellement ses preuves et de me les donner incessamment.

Après quatre heures d'entretien, nous nous séparâmes.

Nous en avons eu de semblables pendant les quatre jours suivants, attendant tous les jours les preuves qui n'arrivaient point, mais dont la promesse était solennellement renouvelée tous les jours. J'employais le temps de ces entretiens à saisir ce qui luy échappait pour connaître ses principes, sa doctrine, sa morale, et l'espèce de ses connaissances, autant néanmoins que la réserve qu'il y mettait encore pouvait le permettre. J'en connus bientôt assez pour savoir que nous ne pouvions pas sympathiser personnellement, ni ses connaissances avec les miennes, mais j'étais curieux de voir de quelle espèce seraient ses preuves, ce que me faisait prendre patience, et il les renvoyait toujours à un autre jour. Dès notre première entrevue, ne voulant pas luy donner droit de me demander la communication de mes propres connaissances, je luy avais dit que je n'avais que de simples notions qui me suffiraient pour apprécier ses épreuves, mais que je n'avais pas de connaissances positives et que j'étais charmé de l'occasion d'en acquérir auprès de luy. Le quatrième jour, il se plaignit à celui qui m'avait conduit chez lui de ma réserve ; qu'il voyait bien par mes réponses et par les questions que je luy faisais que je n'étais pas si ignorant sur les matières que j'affectais de le paraître ; que je restais boutonné sans me laisser entamer d'aucun côté et que cela lui déplaisait. Je vis par là qu'il fallait en venir au dénouement, mais je ne voulais pas rompre les conférences sans l'avoir fait expliquer sur sa croyance en la nature de J.-C.

Dans la première conférence qui suivit cet avis, et qui a été notre dernière, je lui fis une question ad hoc sur ce point. Il parut embarrassé et hésita, il termina cependant par déclarer que J.-C. n'est pas Dieu, qu'il était seulement le fils de Dieu comme luy Cagliostro, et un philosophe. Je luy demandais comment donc il expliquait tels et tels passages de l'évangile qu'il avait nommé quelquefois ; il prétendit que tous ces versets étaient faux et ajoutés au texte. Il me demanda à son tour qu'elle était ma croyance sur ce point. Je luy fis ma Profession de Foy. Dès ce moment, il ne

voulut plus me donner des preuves à cause de cette différence de croyance.

J'eus beau luy objecter qu'elle n'empêchait point les faits qu'il avait offerts comme preuves de son savoir. Il persista dans son refus, mais cependant de manière à me retenir auprès de luy en me les faisant désirer davantage. Je le sommais de sa Parole ; il prétendit que je l'avais extorquée ; je le rembrouay fermement sur le mot et sur la chose. Ce fut alors que perdant toute mesure, il prit le ton de hauteur et d'arrogance qui lui est familier pour subjuguier ceux qui paraissent prêts à lui échapper, ce qui luy a réussi fort souvent, mais je luy fis connaître que ce ton-là ne m'en imposait pas. « Est-ce donc, me dit-il, que vous seriez venu ici pour juger le comte de Cagliostro ? Apprenez que personne ne peut juger le comte de Cagliostro, qu'il peut se dire comte, duc ou prince tout comme il luy plaît. »

Je luy répondis que je ne luy avois manqué de rien, que je savoys autant que personne respecter les rangs distingués dans l'ordre de la société humaine, mais quant aux objets qui nous avaient rapprochés depuis quelques jours, fût-il le premier potentat de la terre, je ne voyais en luy qu'un homme comme moi ; qui devait savoir tenir sa parole ; que je le sommais pour la dernière fois et que s'il ne la tenait pas, loin de me prouver son savoir, il prouverait au contraire que ses ennemis (dont il s'était plaint) avaient raison, ce que je luy laissais le temps de penser jusqu'au jour qu'il voudrait m'indiquer pour cela ; que je suspendrais jusque-là mon jugement définitif sur son compte, mais qu'avant de nous séparer je voulais savoir sur quoi compter. Il prit alors le ton de la colère et refusa encore, sur quoi je lui dis que j'en avais assés vu et entendu pour savoir ce que je devois penser et qu'il ne me reverrait plus chez luy.

Comme je me retirais après cinq heures de conférence ce jour-là, il me jura de colère qu'il ne quitterait pas Lyon sans m'avoir donné preuves que je ne rierais pas de son savoir. Je luy dis que je l'en défiais et de quelque espèce qu'elles fussent, je ne les craignais pas. Il parut bien me comprendre ; je ne l'ai pas revu ; il partit trois mois après pour Paris et je n'ai encore reçu de sa part aucune preuve

Depuis lors, il a répandu des propos méchants sur mon compte, que je méprise souverainement et dont j'ai ris. Il a dit à Lyon et à Paris que j'étais un parfait ignorant qui voulait passer pour savant ; que j'étais allé l'ennuyer chez luy pendant une semaine entière ; que je luy avais offert tous les jours de luy donner des preuves certaines de ma science mais que m'ayant pris au mot, il m'avait fait saigner du nez, et que le premier venu pourrait apprendre dans un quart d'heure tout ce que je savais en jetant deux louis d'or sur ma cheminée, etc..., etc...

Cependant, ayant manqué son coup tant sur moi que sur la loge de la Bienfaisance, il jeta aussitôt les yeux sur une autre loge déjà ancienne à Lyon, suivant le rit du G. O. de France, sous le nom de la Sagesse, qui venait d'acquérir une maison aux Brotteaux, cent pas à gauche de la maison du Directoire.

Il a trouvé là une société nombreuse, avide du merveilleux et qui n'a jamais connu que la science des délibérations et des banquets maçonniques. Il y a fait décorer magnifiquement une grande salle pour la loge. L'or y luit de toute part et on va la voir par curiosité comme un spectacle. C'est là, dit-on, qu'il a établi le dépôt de ses connaissances entre les mains de plusieurs à qui il a donné ses preuves, que quelques-uns de ceux-là prennent pour des preuves ; il a établi un nombre fixe de quatorze maîtres qui sont des privilégiés et qui ne peuvent être remplacés qu'à la mort de l'un d'eux ;

le nombre des compagnons est double ; celui des apprentis est illimité. Cependant, ces dispositions ne sont pas sûres, car elles ont déjà changé deux fois ; on assure que chacun des maîtres luy a payé une somme de 600 £. Je le crois à cause du témoignage que j'en ai reçu, mais je ne puis l'affirmer.

C'est en octobre et janvier dernier qu'il a formé ces établissements qu'il a laissés encore très imparfaits en partant pour Paris, au commencement de février. A cette époque, la loge prit le titre de la Sagesse triomphante suivant le Rit Egyptien. Il devait revenir de Paris pour faire la cérémonie éclatante de la consécration de ce nouveau temple Egyptien ; il était attendu à Lyon le 19 août. Pour cette cérémonie qui devait se faire le 20, il devait être accompagné de dix à douze des plus brillants prosélites qu'il avait faits à Paris, et qui devaient recevoir dans le temple consacré de Lyon le complément de connaissances qu'il leur avait promises. Toute la loge avait pris ce jour-là l'uniforme de son instructeur, qui est un habit vert et, à l'heure que l'on attendait, on apprit la détention du Cardinal de Rohan et, quelques jours après, celle de Cagliostro lui-même.

Tous les esprits furent consternés, mais ils se flattent toujours que leur maître viendra bientôt consommer leur instruction. En attendant, les progrès du Rit Egyptien sont arrêtés dans leur naissance et Dieu sait jusqu'à quand, car la Loge Egyptienne de Lyon croit fermement, sur la parole qu'elle a recue du maître, que c'est à elle seule qu'appartiendra le droit de constituer d'autres loges dans le même rit. Je connais quelques membres de cette loge triomphante dont l'ignorance et la crédulité fait vraiment pitié, mais partout le désir du merveilleux et l'avidité de l'or ont fait tourner les têtes... Quant à moi, je crois que c'est un homme qui n'a point de connaissances positives ou qui n'en a que de dangereuses.

(à suivre)

Cagliostro dans les lettres de Willermoz

par G. van RIJNBERK

Professeur à la Faculté de Médecine d'Amsterdam

(suite)

Pour bien comprendre cette lettre, il faut élucider la signification de quelques expressions. *Science, connaissance, preuves* ; ces mots se retrouvent plusieurs fois. La *science*, c'est la science secrète des pouvoirs spirituels cachés de l'homme et des vertus occultes des choses en général. Les *connaissances* se rapportent donc sur toutes les branches de l'occultisme et de la mystique, de l'astrologie, de l'alchimie, de la magie, de la démonologie, la théurgie et semblables. Les *preuves* ne doivent pas être considérées comme intellectuelles, théoriques, de raisonnement, mais plutôt et surtout pratiques : La démonstration de fait des pouvoirs qui mènent à des succès dans l'exercice des arts occultes. Les « *preuves* » que Cagliostro a offertes à Willermoz se peuvent supposer avec grande vraisemblance avoir consisté dans un tour de force alchimique (sciences naturelles : le « *minus* ») et dans une conjuration d'esprits (le « *majus* »).

Willermoz, qui ne s'est jamais occupé pratiquement d'alchimie, a refusé les preuves de première catégorie, motivant son refus par le fait qu'elles s'effectuent sur des bases matérielles substantielles. Mais il a accepté une preuve de la deuxième catégorie se rapportant à des problèmes d'ordre supérieur. Cela se comprend. Sur ce terrain — le magnétisme, le somnambulisme, la théurgie — il se sentait maître et capable de discerner le vrai du faux.

Cagliostro a tranquillement laissé Willermoz faire son choix, mais il s'est abstenu sagement de s'évertuer à donner des preuves tant de l'une que de l'autre catégorie. La disposition critique de l'âme d'un observateur n'est jamais favorable à la réalisation des phénomènes métapsychiques. Pourtant, si Cagliostro avait disposé de facultés surnormales puissantes, il me paraît qu'il n'aurait pas dû reculer devant cette difficulté. En tout cas, les motifs qu'il a allégués pour se soustraire à un examen de ses pouvoirs doivent sembler un misérable prétexte à tout juge objectif, comme ils sont apparus tels à Willermoz. La différence de leur Foi aurait dû être un stimulant pour Cagliostro : logiquement, il y a plus de mérite et plus de motif pour tâcher de convaincre un adversaire qu'un partisan et corréligionnaire. Evidemment, il aurait été important de convaincre Willermoz qu'il disposait de pouvoirs surnaturels éminents nonobstant que l'appui provenant de la Foi à la Nature divine du Christ lui manquât.

Exammons maintenant la généralité de la lettre de Willermoz. Il est manifeste que celui-ci était déjà, avant sa rencontre avec lui, très mal disposé vers Cagliostro. La raison en est évidente : les entreprises innovatrices de Cagliostro sur le terrain maçonnique. Son érection de loges du Rite pseudo-égyptien a dû épouvanter Willermoz qui, jusqu'à ce temps-là, le Chef incontesté de la Maçonnerie à Lyon, en a dû craindre une périlleuse concurrence par l'attrait de la nouveauté et par l'appât du rituel spectaculaire. Mais il n'y a aucun doute qu'outre ces motifs personnels, des autres d'un ordre moral plus élevé ont concouru à constituer son antipathie.

Résumons-les d'après sa lettre. Cagliostro ment quand il a assuré

de vivre de l'art de préparer les diamants et de l'art alchimique. Quant à ce point de vue, il n'est qu'un vulgaire aventurier. Cagliostro triche quand il prétend évoquer des esprits : ses expériences reposent sur des tours de passe-passe et, pour user le terme moderne : sur de la suggestion. Dans ce sens, il est un charlatan. Cagliostro, enfin, est un mystificateur quand il assure d'être un initié dans la Science Spirituelle et Divine occulte, car il lui manque la pierre de touche de toute vraie sagesse : la Foi dans la Nature Divine du Christ, qui est indispensable pour pouvoir se réunir avec l'Origine de toute Vérité.

Il est inconcevable qu'il eût pu s'établir un rapprochement entre Cagliostro et Willermoz. Comment leurs rapports se sont développés, cela est décrit dans la lettre de ce dernier d'une manière succincte, mais pourtant circonstanciée, et avec tous les détails essentiels. D'après sa description des événements, on peut se former dans l'esprit une série d'images successives vivantes.

Quand, à Bordeaux, les difficultés de tout genre s'entassent, Cagliostro se soustrait à elles tout simplement par la nouvelle fictive de sa mort et s'abat sur Lyon (1). Il y passe deux jours, on peut supposer sans crainte de se tromper, pour obtenir des informations confidentielles. « Quelle est ici la condition de la Franc-Maçonnerie ? » « Oh ! le Directoire provincial est riche : il vient de faire construire un nouveau siège dans un des quartiers nobles de la ville ! » « Et quels sont les frères les plus influents ? » « Eh bien, par exemple, Willermoz, le marchand de soie, chancelier du Directoire, Maître en Chaire de la loge de la Bienfaisance, une des plus anciennes et des plus riches de notre province ».

Combien de telles informations précieuses l'étranger noble et imposant, le comte Phoenix, n'a pu soustraire à des convives naïfs et tout disposés à les fournir, quand le Beaujolais coulait à flots ?

Dès que son nom eut été prononcé, la victime est désignée : le très réverend frère Willermoz est invité à un entretien avec le noble personnage dont le pseudonyme fait allusion à l'immortalité. La trappe était mise, mais ce ne fut pas le gras gibier, mais plutôt le chasseur, qui fut pris (2).

Cela doit avoir été une scène très curieuse, cette première entrevue. D'une part, le « comte », d'une parure peut-être d'une nuance trop éclatante ; un peu trop parfumé, un peu trop pompeux dans son apparence, un peu trop grand Seigneur pour un grand Seigneur véritable. Un homme doué d'un peu trop d'aplomb, possédant toute la flexibilité d'un funambule spirituel et social, prêt à promettre, à donner et à prendre, à prendre surtout pour atteindre son but. De l'autre part, le simple bourgeois, modestement attiré, décidé à rester fidèle à ses convictions, et ferme en sa dignité. Les deux adversaires se trouvent de front : la lutte s'engage. Mais les parties n'étaient pas égales. Cagliostro disposait de connaissances peut-être étendues, mais incohérentes. Qu'il ait été convaincu de la vérité des doctrines qu'il professait, cela est possible, mais ne résulte pas. La haute science, pour lui, n'était pas but, mais moyen. La première condition

(1) Dans l'hôtel de la Reine, quai Saint-Clair, tenu par les sœurs Forêt. Des hauts dignitaires maçons avaient l'habitude d'y loger. Cf. Constantin Phutiadès : *Les Vies du Comte Cagliostro*, Paris, 1932.

(2) Il en résulte en tout cas de ce qui précède que Cagliostro s'est adressé à Willermoz dans l'espoir de pénétrer dans la loge de la Bienfaisance, avant qu'il ait entamé des pourparlers avec celle de la Sagesse. (*Nomina Omina !*) Ce fait est généralement ignoré.

pour obtenir des succès duratifs dans toute expérience ésotérique : le désintéressement, le manque d'avantages personnels, lui faisait défaut. Pour cette raison, tous ses efforts de réalisation portaient en eux le germe de leur propre corruption. Tout autre Willermoz. Accepté très jeune comme franc-maçon, chargé bientôt de positions pleines de responsabilité, il avait, en 1784, passé déjà trente-quatre années en des études diligentes d'occultisme et de mystique. Doué d'une bonne intelligence et d'une grande piété, il avait profité des enseignements d'hommes éminents comme Martinez de Pasqually et Louis-Claude de Saint-Martin pour établir un système de philosophie ésotérique, modeste mais bien propre, et qui reposait sur la paix intérieure produite par une foi ardente. Mû par un incessant désir, il avait fini par connaître à peu près tous les systèmes maçonniques de l'Europe et était initié à tous leurs degrés supérieurs. Il avait pris une part très active au développement de la Franc-Maçonnerie de son temps. Qu'en France, au convent des Gaules, en 1777, le système Templier de la Stricte Observance, fut substitué par le système des Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte, apparemment tout analogue, mais qui fut animé d'un puissant souffle ésotérique, fut son œuvre.

Willermoz était profondément versé dans tous les détours de la philosophie maçonnique. Personne plus que lui n'était en état de juger et de jauger les prétentions maçonniques et mystiques de qui que cela soit et d'évaluer les nouveautés présentées. Une lutte sur ce terrain, entre lui et un fantaste même génial, devait forcément finir avec la déroute de ce dernier. Cette fin était d'autant plus sûre lorsqu'il s'agissait d'un adversaire comme Cagliostro, qui disposait de plus d'acrobatique dialectique que de science certaine, de plus d'arrogance que de confiance et de foi. L'issue de leurs débats l'a prouvé. Son pouvoir de suggestion, comme sa parade avec ses prétendues connaissances arabes, égyptiennes, sont restés impuissants en face de la tranquillité inébranlable et de l'assurance intérieure du Mercator Sapiens lyonnais.

La fin de la lettre cite la préparation, par Cagliostro, de l'Atelier de la Sagesse triomphante, son internement à la Bastille à cause de sa participation, de quelque façon que ce soit, à l'effarante escroquerie du Collier de la Reine, tout cela appartient à l'histoire générale. Une phrase d'une lettre postérieure de Willermoz au prince Charles témoigne de sa joie un peu maligne sur le sort ultérieur de Cagliostro :

Lyon, 21 décembre 1785.

Cagliostro est toujours prisonnier à Paris. On ne parle pas plus de lui à présent ici, ni de l'établissement qu'il avait commencé, que si cet homme n'avait jamais existé.

Voilà ce qu'on serait tenté d'appeler la mort sans phrase. Instabilité de la faveur populaire !

Il va sans dire que les données que j'ai recueillies dans la correspondance entre Willermoz et le prince Charles de Hesse sont de nature tout à fait anecdotique. Le jugement de Willermoz sur Cagliostro a un caractère absolument subjectif. Il est inspiré partiellement par la jalousie. Mais pourtant, ce que Willermoz raconte sur ses entretiens avec le Grand Cophte est très instructif. Cet entretien nous illumine sur beaucoup de points, tout en ne résolvant pas la question principale : qu'en est-il de ses connaissances et de ses facultés occultes ? Quant à ce problème, si l'on consulte tout ce qui est connu sur Gagliostro, il me semble improbable que toutes ses conjurations d'esprits reposent sur des tromperies. Il a su obtenir

de la clairvoyance plus ou moins vérifiée de certaines de ses « pu-pilles ». Mais qu'il ait possédé des facultés médiumniques d'une certaine importance, cela semble improbable. S'il en avait disposé, il n'aurait pas hésité à tenter une expérience pour convaincre ou confondre Willermoz. Au moins, si on ne recourt pas à une autre supposition plus simple encore : quand Cagliostro, après avoir sondé Willermoz et reçu l'impression fondée d'une antipathie et animosité invincible de celui-ci, il a abandonné le projet de pénétrer dans la loge de la Bienfaisance dont la plupart des membres étaient des gens intelligents et sérieux en matière des problèmes d'occultisme et de mystique et dont le chef l'adversait ouvertement. Il a fait une volte-face et a décidé de se jeter sur une loge moins prétentieuse et s'est accaparé de la Sagesse, dont Willermoz trace d'un trait de plume les aspirations suprêmes : délibérations maçonniques et banquets. Cette décision prise, l'idée de convaincre Willermoz avait perdu toute valeur et resta sans but.

En voilà assez pour les documents que je publie ici : que penser en définitive de Cagliostro ? Notre façon de juger de nos contemporains dépend, pour une bonne part, de motifs inconscients de sympathie ou d'antipathie. Ceci est mille fois plus vrai quand il s'agit de personnages de temps reculés. On s'illude, quand on croit juger sur les faits ou sur les documents ; on condamne ou l'on absout principalement sur des motifs inconscients ou subconscients. Une certaine illusion intuitive subentre à la conclusion juridiquement et mathématiquement justifiée. Ceci puisse excuser ma propre manière de considérer Cagliostro, qui s'approche plus à celle de Willermoz qu'à celle de Marc Haven.

FIN